

LE PETIT MOINEAU

De voix aimantes, soupirantes,
Le vert bocage se remplit ;
Heureux petit moineau, tu chantes !
Tout ton être se réjouit.

L'ivresse de l'amour bouillonne
En ton petit cœur dilaté ;
Jamais la gaîté n'abandonne
Ton nid de tendresse abrité.

Après un tourbillon d'orage.
Lorsque reparait le soleil,
Ou quand, du nocturne nuage
Monte l'aurore, au front vermeil.

Tu redoubles tes chants de joie ;
Tu tressailles en voltigeant
Dans la gaze d'or et de soie
Qui sur la nature s'étend ;

Et tu proclames les louanges
Du Dieu de bénédiction,
Qu'adorent au ciel les saints anges,
Ravis de sa création ;

Qui répand des flots de lumière,
L'ne fécondante chaleur,
Qui ranime tout sur la terre,
L'arbre, le fruit, l'herbe, la fleur.

De l'arbre tu rases le faite ;
Tu te plonges dans ses rameaux ;
Ou tu sautilles sur la crête
Des rocs au bord des douces eaux.

Alerte, vive est ton allure,
Nulle inquiétude en tes pas ;
Si l'homme arrive d'aventure,
Trop loin de lui tu ne fuis pas.

Tu vis, sans craindre la misère,
Inconscient du lendemain ;
La nature, ta tendre mère,
T'ouvre sa bienfaisante main.

L'oiseau farouche, inquiet, vole
Loin de son berceau verdoyant ;
Il va de l'un à l'autre pôle,
Image d'un cœur inconstant.

A toi suffit la source pure,
L'arbre qui brave les autans ;
Le nid, caché dans la ramure,
Rempli d'oiselets gazouillants.

Que ton air allégre dégage
Le triste voile de douleur
Qui sur nos fronts, sombre nuage,
Imprime un cachet de malheur.

Et que tes délices trouvées
Dans ce bocage harmonieux
Retiennent nos pas, nos pensées,
Sur le doux sol de nos aïeux.

L. GOUGEON.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XV

LOUISE

Pendant que s'accomplissait les divers événements que nous venons de rapporter, une scène d'un tout autre genre se passait à Québec, dans une modeste mansarde de Saint-Roch.

Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'intérêts et de passions contraires aux prises, et les acteurs sont bien autres qu'un fiancé forçant impitoyablement la main à sa future...

Nous y voyons, au contraire, une belle et douce jeune fille de vingt à vingt-deux ans, un peu pâle, un peu triste, travaillant avec ardeur à un ouvrage de broderie, près d'une fenêtre que protégeait contre l'aveuglante lumière du soleil, un blanc rideau de mousseline...

C'est, nous l'avons dit, dans une modeste mansarde de Saint-Roch, quelque part dans la rue Saint-Vallier—comme l'indique le pittoresque amoncellement de rochers, couronnés de vieux remparts percés d'embrasures, qui ferme l'horizon du sud, en face de la fenêtre.

Ici, point de luxe et rien de ce qui annonce la riche héritière.

La pièce est petite, basse et mal éclairée ; l'ameublement, qui semble avoir connu des jours meilleurs, porte les traces évidentes d'un long usage et de plusieurs pérégrinations...

Mais, comme tout y est à sa place !... comme tout est propre, luisant, soigné !... qu'elle est donc blanche la couverture qui orne le petit lit virginal, dressé tout au fond de l'appartement, et combien semble moelleux le tapis d'un cheulin qui cache tout entier le parquet !

C'est que nous sommes ici dans la chambre particulière, dans le *sanctus sanctorum* de cette jolie jeune fille qui manie si prestement son aiguille, près de la fenêtre.

Et la chambre d'une jeune fille, y a-t-il nid de fauvette ou d'hirondelle plus chaud, plus douillet, plus charmant que cela ?

Au moment où pénétre notre regard profane dans ce coquet pigeonnier, il est environ quatre heures de l'après-midi.

C'est le jour même de notre excursion à la Canadière et le lendemain de la fameuse réunion des étudiants.

La maîtresse du petit logis, debout avec l'aube et fatiguée par un travail incessant et monotone, lève de temps en temps sa tête blonde, jette un regard distrait par la fenêtre, puis laisse tomber son menton dans sa main et rêve...

L'aiguille reprend bientôt sa course hâtée sur les dessins de la toile ; mais elle s'arrête de nouveau au bout de quelques minutes... la tête blonde se relève ; le regard distrait traverse encore la mousseline transparente pour aller se perdre sur les sombres remparts...

Et puis, l'infatigable aiguille se remet à l'œuvre.

Evidemment, la jeune fille est lasse et voudrait bien interrompre tout-à-fait son travail ;

mais, de toute évidence aussi, quelque raison puissante l'en empêche et l'aiguillonne.

La lutte reprend donc, avec des alternatives diverses de triomphe et de défaillance, jusqu'à ce qu'un bruit cadencé de pas sur le trottoir d'en face arrête enfin net la terrible aiguille.

L'ouvrage est brusquement déposé sur un petit guéridon, et la jeune brodeuse, se haussant sur ses mignons pieds, regarde avec anxiété dans la rue.

Apparemment qu'elle voit ce qu'elle désirait voir, car aussitôt, frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre, elle abandonne vivement la fenêtre et court à la porte de sa chambre.

Un instant après, un bruit de clef jouant dans une serrure se fait entendre, puis l'escalier est ébranlé par des pieds agiles qui l'escaladent quatre à quatre, et, finalement, un jeune homme tout essoufflé arrive comme une bombe dans la chambre, pour être reçu entre les bras de notre jolie travailleuse.

Disons de suite, pour empêcher le moindre soupçon d'effleurer l'esprit, que ce mortel privilégié n'était autre que notre vieille connaissance d'hier, le *petit Caboulot*, et la belle jeune fille de la mansarde, sa sœur *Louise*, l'ex-fiancée du Roi des Etudiants !

Le Caboulot, en quittant sa sœur le matin, lui avait annoncé qu'il possédait un grand secret la concernant, mais qu'il ne lui en ferait part qu'après son cours, à quatre heures, alors que leur père serait absent.

Or, quatre heures étaient sonnées depuis quelque temps, et voilà pourquoi nous avons vu Louise oublier sa broderie pour regarder par la fenêtre ou se demander quel pouvait bien être ce "grand secret" de monsieur son frère.

Maintenant, par quelle succession d'événements singuliers et quelles vicissitudes du sort avaient-ils passé, pour que nous les retrouvions dans un modeste logement de la rue Saint-Vallier, à Québec, après les avoir laissés là-bas, sur le Richelieu, dans une situation plus qu'aisée ?

C'est ce que nous allops raconter en quelques mots.

On voit déjà que Lapière, après avoir obtenu la déportation à Kingston de son rival Després, voulut se conduire en conquérant et obtenir des parents de Louise la main de leur fille.

Ceux-ci refusèrent net.

Ils avaient bien considéré auparavant ce jeune homme comme un aimable compagnon et un gai convive ; mais, outre que depuis il avait tenté d'enlever leur fille de force, deux autres raisons leur faisaient un devoir de résister à sa demande.

C'était d'abord l'engagement pris avec le suveur de leur fille, Després—engagement d'honneur dont ils ne se croyaient pas déliés par le malheur arrivé à leur pauvre ami. Ensuite, et surtout, la conduite ignoble de Lapière dans toute cette affaire de duel et de procès avait soulevé contre lui l'indignation de ces braves gens, et ils ne voulaient pas pour gendre d'un homme ayant sur la conscience d'aussi lâches agissements.

Voilà pourquoi ils se retranchèrent derrière leur détermination bien arrêtée.

Lapière eut beau supplier et menacer : tout fut inutile.

Alors, transporté de colère, le misérable ne craignit pas de recourir, pour se venger, à un moyen révoltant : il calomnia publiquement Louise et répandit sur son compte les bruits les plus compromettants.

Puis, content de son œuvre, il déta la au plus vite et se réfugia aux Etats-Unis.

Mais il laissait derrière lui la semence maudite qu'il avait jetée parmi les populations canadiennes des petites paroisses environnantes, et cette semence germa avec une effrayante rapidité.

La position ne tarda pas à devenir intolérable pour la famille Gaboury—on a vu ailleurs que c'était son nom—et elle dut vendre ses propriétés, puis s'en aller bien loin de ces bords aimés du Richelieu, où chacun de ses membres était né.

Louise elle-même, guéris depuis longtemps de sa folle passion par la lâcheté de son ravisseur, avait, la première, demandé ce déplacement.

Ce fut à Québec que l'on décida de se rendre—autant pour mettre le plus de distance possible entre la nouvelle et l'ancienne résidence, que pour permettre au petit Georges de continuer plus facilement ses études.

Le temps, qui sèche bien des larmes, venait à peine de tarir la source de celles versées par cette famille éprouvée, qu'une nouvelle calamité s'abattit sur elle et que les pleurs reparurent.

Madame Gaboury, minée par le chagrin et la maladie, succomba six mois après avoir quitté sa place natale.

Ce fut un grand deuil.

Louise, surtout, pensa ne s'en consoler jamais. La malheureuse jeune fille s'imagina, non sans une apparence de raison, qu'elle était pour beaucoup dans ce fatal événement, et cette funeste conviction s'enracina tellement dans son esprit, qu'elle y étendit un sombre voile de mélancolie, que la main bienfaisante du temps ne put jamais déchirer complètement.

Puis vinrent les difficultés pécuniaires, inséparables de toute situation de ce genre. Georges entra à l'Université, et les revenus se trouvèrent insuffisants pour un tel surcroît de dépenses...

Le père Gaboury, encore alerte pour son âge, paya bravement de sa personne, en se faisant petit employé d'une maison de commerce.

Quant à Louise, heureuse en quelque sorte de

réparer ses torts involontaires envers sa famille, elle se mit résolument à l'œuvre et devint une ouvrière en broderie des plus courues.

L'aube la trouvait debout, et la nuit la surprenait courbée sur son travail.

Grâce à ces deux énergies et à ces deux dévouements, Georges put continuer, insoucieux, ses études médicales.

On masqua si bien de prétextes ingénieux ces sacrifices nécessaires, que l'enfant ne fit que soupçonner la vérité, sans jamais la découvrir toute entière.

Ce gamin-là eût été homme à refuser énergiquement d'apprendre l'art de guérir, au prix des fatigues de son vieux père et des sueurs de sa pauvre sœur.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous renouons connaissance avec cette estimable famille.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

BONHEUR ET LONGEVITÉ

" Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sinaï, c'est le roi des Hébreux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël !
Un berceau doit sauver le monde."

Pas de meilleur épigraphe que ces vers du poète, au sujet que nous venons de traiter. La vie n'est-elle pas un fleuve immense ?... l'enfance, un tout petit berceau qui porte le monde et ses destinées ? Seulement, il lui faut la charité qui écarte les périls, malgré la profondeur des eaux et leur courroux ; il lui faut un cœur sensible qui le réchauffe et, plus tard, une intelligence qui l'éclaire... Que tout cela vienne des entrailles d'une mère, d'une vierge de hasard ou d'un étranger quelconque, qu'importe ? Il suffit que cela existe pour que le berceau soit sauvé, et sa destinée certaine d'être accomplie. Mais combien peu souvent en est-il ainsi ! Les marais du Vélambre, qui, du temps des Romains, étaient si souvent la tombe improvisée de milliers de victimes innocentes, se continuent toujours sous d'autres formes ; l'infanticide est à la mode, et physiquement et moralement.

Les mœurs chinoises sont les mœurs de tous les peuples ; l'enfant, pour le pays voisin, n'est-il pas un objet de dérision pour quelques-uns, odieux pour la plupart ? Et notre peuple, toujours trop américanisé en fait de morale, ne raisonne-t-il pas de la même manière ? Nous ne prétendons pas, cependant, tomber dans l'exagération ; nous aimons trop l'impartialité pour cela... Mais dire une dure vérité ne nous effraye pas non plus. Or, nous ne disons pas autre chose que la vérité quand nous affirmons que le crime est fréquent, et l'indifférence coupable générale, vis-à-vis de l'enfance. Il semble que la société met autant d'empressement à la honnir, que la religion à l'aimer et à la protéger. S'il n'y avait pas une constance infatigable dans la tendresse maternelle de celle-ci, celle-là serait bien certainement impuissante à réprimer sa ruine presque complète. Plusieurs seront surpris de cet avancé, qui est certes bien surprenant de prime abord. Aussi, les détails suivants sont nécessaires comme preuve. Et disons d'abord que, s'il n'y avait la nécessité du petit catéchisme, ce code précieux de la morale et de l'intelligence, l'instruction serait à l'état de nullité ; et néanmoins, une certaine dose d'instruction n'est-elle pas indispensable à toute éducation ? La non-obligation d'une saine instruction élémentaire conduit à une incertitude des plus coupables dans les principes ; et l'instinct portant davantage à la connaissance des droits plutôt qu'à celle des devoirs, les droits, chez l'ignorant, se réclament toujours, même usurpés, et les devoirs sont ou méconnus ou méprisés ; et les révolutions sanglantes qui apparaissent si souvent partout, et les crimes nombreux qui font que l'échafaud est dressé presque en permanence, nous montrent jusqu'où conduit la folie de l'homme alors.

Ce n'est pas tout.—Il y a de ces coutumes quelquefois qui tout innocentes sont une plaie hideuse pour la société, un véritable travail de destruction et de mort. Ainsi, fouillez les statistiques de la mortalité des enfants, ou, si vous aimez mieux, allez tous les jours sur le chemin du cimetière pour constater combien de jeunes victimes la mort y envoie, et vous calculerez un chiffre épouvantable,

qui vous fera gémir sur la courte existence du plus grand nombre. Et cependant, toutes ces fins prématurées ne sont pas le résultat ordinaire de maladies inguérissables. S'il en était ainsi, il serait au moins ridicule de s'en indigner... Non, c'est parce que ce triste état de choses à pour cause principale une négligence impardonnable que nous en parlons, et que nous attirons ici, en passant, l'attention publique.

En effet, que fait-on pour la santé des enfants ? Rien, absolument rien. Aussi meurent-ils par milliers ! Non-seulement les précautions les plus simples de l'hygiène ne sont pas respectées pour conserver une santé si souvent chancelante, mais encore, ô honte ! les maladies les plus malignes pénètrent sous tous les toits, avec tout leur cortège des douleurs les plus cuisantes, et l'on laisse sans pitié ces pauvres petites victimes se torturer au milieu des plus affreux tourments, sans essayer à porter le moindre secours.

La science médicale est considérée ici comme une nullité, et pourtant, les études modernes ne mettent-elles pas le médecin sérieux en état de soigner et de guérir l'enfant tout aussi bien que l'adulte ? N'est-ce pas une infamie de tolérer une semblable inhumanité ? Puisque les natures insensibles ne crient pas miséricorde et secours pour l'enfant malade, que les autorités en fassent un acte de loi.

On ne peut enterrer ici que ce soit sans un certificat du médecin ; or, une moitié des enfants meurent sans aucune aide de sa part, et ce n'est que sur les apparences *post mortem* qu'il peut diagnostiquer la nature de la maladie. Quelle incertitude alors dans ce témoignage du médecin ! Quelle incertitude dans des statistiques faites sur un tel point de départ ! Les conclusions pratiques qu'on peut en tirer seront donc toujours fausses, tant qu'il n'y aura pas un changement radical. Songeons-y donc.—Ainsi, dans le dernier cas, meurtre sans pitié, involontaire si vous voulez, mais meurtre quand même de pauvres petits êtres qui devraient être la joie du foyer domestique et qui, ainsi négligés, en sont la douleur et le deuil. Donc, pour le père indigne et la mère dénaturée qui laissent leurs enfants victimes de la maladie et de la mort sans secours, nous demandons, dans l'intérêt de la société, punition sévère, châtement sans miséricorde.—Dans le premier cas, meurtre aussi de l'intelligence : or, pour assurer l'avenir de notre nation, et surtout pour lui préparer une destinée brillante, nous réclamons l'instruction élémentaire obligatoire, et que le riche paye pour le pauvre ; car vaut mieux étouffer ou laisser mourir l'enfant au berceau, que de le vouer à l'ignorance brutale.

Avant d'étudier les passions de l'enfance, nous n'avons pu nous empêcher de les lignes qui précèdent et qui devaient être écrites pour elles. C'est un cri de l'âme pour l'innocence que l'on sacrifie sans pitié ; c'est un mouvement tout spontané parti du cœur, comme celui d'Ephraïm qui ne craint pas de s'élever sur la surface des eaux pour sauver celui qui devra plus tard législater son peuple.

SÉVERIN LACHAPPELLE,

Ville Saint-Henri.

M. D.

A propos des chaleurs du mois d'août, un spirituel chroniqueur parisien écrit l'épisode amusant que voici :

C'est au soleil aussi qu'il faut attribuer la singulière invention d'un gaillard qui a été conduit l'autre jour au poste, et qui passera prochainement devant la police correctionnelle sous une drôle de prévention, ma foi !

Il comparaitra comme prévenu d'*usurpation de sarcophage*.

Vous ne comprenez pas. Cela ne me surprend nullement, et je me hâte de vous donner le mot de l'énigme.

L'un de ces derniers matins, un gardien du Louvre, qui venait d'ouvrir les portes de la galerie assyrienne, située au rez-de-chaussée, fut surpris (et il y avait de quoi) en entendant sortir un ronflement sonore du fond d'un sarcophage en pierre qui figure parmi les curiosités principales de la collection, et qui passe pour avoir contenu la dépouille d'un ancien roi.

Notre gardien s'approche et qu'aperçoit-il ?

Un monsieur tranquillement couché dans le fond de l'ex-tombe.

Le dialogue suivant s'engage aussitôt :